

Et pour vous ce sera : un narratif ou une story ?

Author : Michel Juffé

Categories : [Politique](#)

Date : 3 avril 2022

TRIBUNE : « *Story* » et « narratif » sont deux exemples de la novlangue politico-médiatique, décrypte dans iPhilo le philosophe [Michel Juffé](#). Ils symbolisent un appauvrissement, celui des histoires et des récits, raconte notre chroniqueur, qui a convoqué pour l'occasion Aristote et Charles Sanders Peirce.



Né en 1945, docteur en philosophie, [Michel Juffé](#) fut conseiller au sein du Conseil général de l'écologie et du développement durable (2003-2010) et enseignant aux Ponts-et-Chaussées, au CNAM et à l'Université de Marne-la-Vallée. Auteur d'une douzaine d'ouvrages, il a notamment publié [Sigmund Freud – Benedictus de Spinoza, Correspondance, 1676-1938](#) (Gallimard, 2016), [Café-Spinoza](#) (Le Bord de l'eau, 2017), [A la recherche d'une humanité durable](#) (L'Harmattan, 2018) et dernièrement [Nietzsche lecteur de Heidegger](#) (L'Élan,

2020).

Tout le monde sait qu'en français le mot «histoire» désigne deux choses bien distinctes : la relation véridique des événements passés ; un récit de n'importe quelle nature. Autant l'Histoire (mettons à partir d'ici un H majuscule) se doit, selon la compétence des historiens, de vérifier ses sources, de ne pas inventer ce qu'elle ignore pour combler des trous, de diversifier s'il y a lieu les points de vue, autant l'histoire-récit n'est tenue qu'à des règles de cohérence, d'intérêt pour le lecteur, de qualité d'écriture (pour laquelle les jugements sont infiniment variés). L'anglais est plus à l'aise, avec deux termes : *history* (l'Histoire) et *story* (le récit).

Lire aussi : [Influenceurs et «followers» : les nouveaux maîtres du désir mimétique](#)(Jean-Marc Bourdin)

Or ne voilà-t-il pas que depuis quelques années, chacun est incité à créer sa «*story*» sur le réseau social auquel il est abonné. *«Le concept des 'stories' est incroyablement simple : la publication, qui peut mélanger image, vidéo, ou simple texte au format vertical, auxquels on peut ajouter des GIF ou des stickers, a une durée de vie limitée à vingt-quatre heures. Après cela, elle est censée disparaître de votre profil pour toujours.»* (dit un journal quotidien) J'apprends que cela a été créé par Snapchat en 2013. Une plateforme qui se présente comme *«un moyen rapide et amusant de partager un moment avec votre famille et vos amis»*.

«Le terme était inconnu il y a encore huit ans», nous apprend le même journal quotidien. Je relis plusieurs fois cette phrase ahurissante. Effectivement pour des personnes qui ne connaissent pas un mot d'anglais, le terme a dû paraître nouveau. Pour qui connaît le sens du mot «*story*» son emploi par Snapchat et autres réseaux sociaux est la négation d'un récit : celui-ci est fait pour durer et non pour *s'autodétruire* en 24 heures. Et quand on parle de «*short story*» c'est

l'équivalent d'une « nouvelle » en français, ce qui veut dire un texte assez court (par rapport à un livre) mais sûrement pas éphémère.

Narratif, ou raconter ?

En fait, la « *story* » n'est rien d'autre qu'une succession de textes et surtout d'images, très brefs et très oubliables, en supposant que les jeunes utilisateurs sont quasiment analphabètes et ne disposent pas d'une mémoire à long terme. Et même s'il s'agit de traiter des sujets « sérieux », l'illusion est créée, qu'on peut les comprendre en quelques mots ou images-chocs. La « *story* », si mal nommée, est un avatar de plus dans la longue histoire (*history*) du découpage de la réalité en tous petits morceaux, ce qui épargne au lecteur/spectateur toute réflexion personnelle. Même si la presse écrite et la presse audiovisuelle ne se *limitent pas* à ces court-circuits, il suffit de regarder les émissions de chaînes d'information en continu pour se rendre compte que chaque « sujet » est traité en 5 minutes au plus, quitte à dissocier en petits fragments (de questions et de réponses) un sujet important, voire omniprésent comme l'invasion de l'Ukraine ou l'épidémie de Covid-19. Ce n'est pas encore le format du « spot » publicitaire, qui dure environ 20 secondes, mais on s'en rapproche. Il suffit de voir combien deviennent fébriles la plupart des animateurs de plateaux télévisés lors qu'un des invités commence à déborder sur le temps de la question suivante. La « *storysation* » (horrible barbarisme !) de l'information ne s'adresse pas qu'aux adolescents (supposés ne pas pouvoir fixer leur attention plus de 5 minutes), mais se généralise.

Venons-en à un autre terme devenu à la mode depuis quelques mois : le *narratif*. « *Le narratif de Poutine n'a pas varié depuis des années* » ; « *Le narratif du Parti socialiste ne s'est pas renouvelé depuis 10 ans* » ; « *Le narratif de la pandémie s'est modifié depuis janvier 2022.* » Tous ceux qui l'emploient ne sont pas de parfaits illettrés, et la plupart savent que « *narratif* » est un adjectif et jamais un nom. Il suffirait de dire « le récit », le « conte », voire, le cas échéant, le « raconter ». Alors pourquoi « le » *narratif* ? Parce que ça fait plus riche que « récit ». Tout part pourtant du « récit », puisque bon nombre d'experts et commentateurs politiques nous expliquent à longueur de journée que ce que veut tel homme politique, est d'imposer un « récit » qui sera sa marque dans l'Histoire. Et même tout ce qu'il fait, en tout temps, c'est fabriquer ce « récit ». Autrement dit, peu important ses actions, c'est le « récit » de ces actions qui compte. Et il agit en fonction du « récit » qu'il veut imposer (c'est-à-dire qui restera dans les mémoires). Alors, s'il parvient à imposer un « *narratif* » ce sera bien plus fort que s'il se contentait d'imposer un « récit ». Ici on reste au degré zéro de la compréhension de ce qu'est un récit, une histoire, une fiction, une intrigue, une représentation, et ainsi de suite [\[1\]](#).

**Lire aussi : [Les esclaves psychiques d'internet ou la naissance de la «captologie»](#)
(Thomas Flichy de La Neuville)**

Revenons 25 siècles en arrière et lisons (ou relisons) la *Poétique* d'Aristote. Il parle essentiellement du théâtre et en particulier de la tragédie (un deuxième volume sur la comédie a disparu). La tragédie, dit-il, imite la vie humaine «agrandie», alors que la comédie la rapetisse. Les uns sont héroïques, les autres ridicules. Entrant dans le détail de l'examen des tragédies, Aristote énonce ce qui est resté depuis le credo des auteurs : l'essentiel est l'action ou l'intrigue, c'est-à-dire la succession des péripéties et leurs retournements, hasards et nécessités. Il prend l'exemple d'*Œdipe-Roi* de Sophocle, la tragédie la plus riche en «suspens» et en retournements. Le reste : jeu des personnages, musique et chants, costumes et décors, etc., est secondaire. Il est donc question de récit, mais de récit comme porteur d'une intrigue. Le récit, insistons-y, est ce qui supporte l'intrigue et non l'inverse. Pour Aristote dire que tel ou tel personnage de théâtre (ou personne du monde «réel») est là pour bâtir un récit, voire un narratif, est une totale absurdité. Le récit fait apparaître l'intrigue, laquelle ressort d'un ensemble de faits disparates, que le récitant ordonne. Ainsi tel homme politique, tel savant, tel sportif ne cherche pas à construire un «narratif», mais à accomplir telle ou telle action.

Passons au XIXe siècle et à la linguistique. Charles Sanders Peirce (1839-1914) a établi une théorie du signe [2], composé d'une triade : un *representamen* (capacité de signifier), un objet (ce qui existe) et un interprétant (lien entre capacité et objet). L'important ce sont les trois termes (et non deux comme dans les théories du signifiant/signifié, qui font la part belle au signifiant – autrement dit au récit). Je vais prendre un exemple pour l'illustrer : des *manifestants* (interprètes, acteurs) font état d'un *manifesté* (l'objet, la cause, le but) par le biais d'une *manifestation* (exercice d'une capacité). Disons aussi : récit, récitant, récitation. L'essentiel est, bien sûr, le manifesté, le récit, sans lesquels on se mobiliserait pour rien, à vide. Quand les politologues – ou autres experts – parlent de «récit» (ou de «narration», s'ils parlent français), ils parlent sans doute de la manifestation, de la récitation ; mais où sont passés le manifesté et le manifestant ? Ils restent dans l'ombre, ils sont indéfinis. Pourtant c'est bien d'un manifesté, d'un récit, d'un objet dont on parle.

Lire aussi : [Une «foule électronique» n'est pas le peuple](#) (Jean-Michel Muglioni)

Poutine ne cherche pas à imposer un «narratif» ou un «récit» mais à établir un *manifesté* qui peut être désigné comme «extension territoriale au prix de destructions massives». Les réparations, lorsqu'elles auront lieu, ne consisteront à «bâtir» un nouveau «narratif», mais à reconstruire effectivement des équipements, des logements, des corps brisés, des âmes blessées. Et lorsque le président de l'Ukraine dialogue, à distance, avec divers parlements, ce n'est pas pour être applaudi, mais pour obtenir des armes.

[1] Pour qui voudrait approfondir la distinction entre History et story, je conseille *Temps et récit*, de Paul Ricœur.

[2] Voir par exemple, *Écrits sur le signe*, Points-Seuil, 2017.